

Table des matières

Présentation <i>par Colette Clavreul et Jean-Pierre Wahl</i>	5
Psychoanalyse et psychiatrie	9
Place de la psychoanalyse dans la psychiatrie ..	9
À propos de la nosographie.....	21
La cure	33
Sur les préliminaires à la cure psychoanalytique.....	33
Le début de la cure psychoanalytique.....	76
Le transfert	97
Commentaire sur <i>Le Banquet</i>	97
Le transfert dans les perversions	125
Secret et transfert.....	145
L'amour dans la littérature occidentale à l'épreuve du langage psychoanalytique	159
Éléments cliniques	171
Séminaire sur la clinique : ouverture	171
Le fantasme escamotable.....	191
À propos de la perversion.....	208
L'alcoolisme est une maladie.....	220
Paranoïa, Orthonoïa	245
Le feu follet.....	258

Présentation

par Colette Clavreul et Jean-Pierre Wahl

Voici donc, quelques mois seulement après la parution de *La formation des analystes*, celle d'un deuxième volume : *La clinique à l'épreuve de la psychanalyse*, ouvrage lui aussi conçu de son vivant par l'auteur, et composé de textes écrits sur une longue période, de 1964 à 1997. Ce volume, comme le précédent, a été retrouvé après la mort de Jean Clavreul, dans ses archives personnelles, préparé en vue de sa publication.

Nul besoin, sans doute, de rappeler que la carrière de Jean Clavreul a été profondément marquée par sa rencontre avec Jacques Lacan, en 1947, dont il deviendra l'un des proches, de la création de la Société Française de Psychanalyse jusqu'à la mort de Lacan, en passant notamment par l'« aventure » que fut l'École Freudienne de Paris.

Après la mort de Lacan, il fonda en 1983, avec d'autres, la Convention Psychanalytique (CP), dont il

s'éloignera à partir de 1988, fatigué et déçu des résistances violentes qu'oppose inexorablement toute institution, fut-elle de psychanalyse, au discours analytique. Mais il continuera à travailler à son cabinet jusqu'à la veille de son décès, le 26 octobre 2006, recevant un très grand nombre d'analysants, et tout autant d'analystes en contrôle.

Inlassablement analyste, mais inlassable écrivain aussi. On connaît moins cette facette de son existence, à laquelle il consacrait la plupart de son temps libre. Il a produit ainsi de très nombreux textes psychanalytiques, ce qu'il faisait avec une aisance déconcertante et un style si personnel. Il écrivait souvent ses textes d'un seul jet, souvent dès le premier. Quand parfois il s'interrompait mécontent, il le reprenait depuis le début jusqu'à ce qu'il trouve le développement qui le satisfaisait. L'importance de ses archives manuscrites témoigne de ce rapport privilégié à l'écriture.

Il convient en tous cas de souligner la remarquable clarté de son expression, loin des formulations absconses qui font trop souvent florès dans la littérature analytique. Son travail d'écriture alimentait les différents colloques, conférences, séminaires... qu'il donnait régulièrement en France ou à l'étranger. Parfois, il improvisait sur la base d'un canevas pré écrit. Certains de ces exposés ont pu être manuscrits. Dans ces cas, nous n'avons pu que conserver ce caractère oral, par fidélité à la parole de l'auteur, d'autant plus que lui-même avait prévu de les publier ainsi. Dans la même veine, on trouvera deux textes issus de la transcription d'interviews donnés par lui, mode d'échange qu'il trouvait stimulant.

On trouvera dans ce livre une grande variété de textes, interviews donc, séminaires donnés à Sainte-Anne (Henri Rousselle) dans le service du Docteur Daumézon, à la Convention Psychanalytique, au

Collège de philosophie, interventions lors de colloques ou conférences, ou encore textes destinés à des revues. Ces distinctions ont une certaine importance, dans la mesure où la parole de Jean Clavreul était toujours adressée avec précision, se constituant en discours singulier selon l'auditoire. Comme ceux qui le précèdent et comme ceux qui le suivront, ce livre est animé par la passion qu'il avait pour la psychanalyse. On l'y retrouve bien sûr par son style, son sens de la formule, mais aussi par l'absence résolue de positions dogmatiques ou de nosographie figée.

Ce livre est composé de quatre parties, qu'on pourrait repérer successivement comme traitant : 1- du rapport de la psychanalyse avec la psychiatrie et plus largement la médecine, 2- de notions « techniques », 3- de notions conceptuelles, 4- de repères cliniques proprement dit. Ainsi les quatre parties ont-elles été nommées par lui : « Psychanalyse et psychiatrie », « La cure », « Le transfert », « éléments cliniques ». Mais ce découpage relève en bonne part du souci de clarté dans la présentation, car en réalité ces quatre dimensions sont en permanentes relations, et constamment présentes simultanément dans chaque texte de l'ouvrage.

Nous avons déjà évoqué dans la présentation de *La formation des analystes* la question des projets de livre qu'avaient formé Jean Clavreul de son vivant : au sujet de la formation, de la clinique, de l'éthique, des institutions psychanalytiques. La question demeurera de savoir exactement, au-delà des explications plus ou moins contingentes, pourquoi ces projets ont été de son vivant mis au second plan. En l'absence d'indication de sa part, nous avons pris le parti de la publication, pour permettre au lecteur d'accéder à ces textes précieux, témoins d'un parcours psychanalytique exceptionnel par sa pertinence, sa clarté, sa longévité.

Origine des textes :

– « Place de la psychanalyse dans la psychiatrie » : Bulletin de la Convention Psychanalytique, n° 23, 1992.

– « A propos de la nosographie » : communication non publiée, 1985.

– « Sur les préliminaires à la cure psychanalytique » : interview avec Jean Florence, 1981.

– « Le début de la cure analytique » : inédit, 1982.

– « Commentaire sur Le Banquet » : communication non publiée, Sainte-Anne, Service du Docteur Daumézon, 1965.

– « Le transfert dans les perversions » : communication non publiée, 1964.

– « Secret et transfert » : communication non publiée, Sainte-Anne, Service du Docteur Daumézon, 1965.

– « L'amour dans la littérature occidentale à l'épreuve du langage psychanalytique » : communication non publiée, Sainte-Anne, Service du Docteur Daumézon, 1965.

– « Séminaire sur la clinique : ouverture » : communication non publiée, Convention Psychanalytique, 1988.

– « Le fantasme escamotable » : communication non publiée, 1997.

– « A propos de la perversion » : interview par Christian Hoffmann et Jacques Robinet, Apertura, vol. 5, 1991.

– « L'alcoolisme est une maladie » : Information psychiatrique, 1971, vol. 47, n° 1.

– « Paranoïa, orthonoïa » : communication non publiée, 1994.

– « Le feu follet » : communication non publiée, Collège de philosophie, 1992.

I

Psychanalyse et psychiatrie

PLACE DE LA PSYCHANALYSE DANS LA PSYCHIATRIE

Eh bien «Place à la psychanalyse dans la psychiatrie», on peut se demander presque si on n'a pas oublié un point d'exclamation au bout. Cela a une allure militante, impérialiste, qui n'est pas tout à fait dans mon genre, je dois le dire. Mais mon exposé sera plutôt pour aller à l'encontre de ce militantisme et de cet impérialisme psychanalytique.

Donc, que l'on sache bien que ce «place à la psychanalyse», c'est un lapsus. C'est «place de la psychanalyse» qui aurait dû être marqué. Je pense que c'est après tout dans notre propos, considérant ce qu'il peut y avoir : «À quoi ça sert la psychanalyse». Eh bien, la psychanalyse, est-ce que cela sert à ne plus faire de lapsus ? Peut-être qu'on est quelquefois porté à le

penser. Moi, pour ma part, je me méfie plutôt des gens qui ne font pas de lapsus. Cela prouve qu'ils ne laissent quand même pas beaucoup de place à l'émergence de la vérité. Alors un lapsus, il vaut mieux l'accepter et puis se dire qu'après tout, ce « place à la psychanalyse » traduit bien une des préoccupations que nous pouvons avoir sur ce que nous faisons comme impérialisme.

Quelquefois, il y a des lapsus qui sont plus difficiles à rattraper. Par exemple, au printemps dernier, je faisais un exposé à Bruxelles que j'avais intitulé « Retour à la psychanalyse », exposé que j'ai repris depuis et mon idée était, pour l'essentiel, de montrer l'unité de ce qui peut être un retour à Lacan, un retour à Freud, un retour à la psychanalyse, un retour aux signifiants qui sont constituants. Donc, c'était vraiment retour. Par malheur, j'avais écrit « retour » avec un « s ». Ce n'était pas bien grave. J'aurais pu dénoncer le lapsus comme ça, tout simplement. Mais quelqu'un a fait la présentation, a dit que j'allais faire cet exposé, s'est extasié sur cet « s », expliquant qu'il y avait un tas de retours à la psychanalyse, si bien que j'ai été très encombré après pour faire mon exposé. Cela m'a obligé à improviser un peu. Ce qui probablement était meilleur, d'ailleurs.

Pour le moment, je ne vais faire qu'une sorte d'introduction à une discussion, parce qu'il me semble que ce dont on pourrait parler concernant la place de la psychanalyse dans la psychiatrie, est quelque chose qui est tout à fait entaché, je dirais, de toute une lutte militante et d'une idéologie qui tourne autour de cela et qui est fondée sur l'idée que, plus il y a de la psychanalyse, mieux c'est, et que tout cela, c'est une victoire. Je n'en crois rien et ma seule intention est de parler un peu de manière que chacun puisse dire ce qu'il a envie de dire tout à l'heure.

À vrai dire, il y a quelque chose qui est devenu une sorte de lieu commun, c'est que nous sommes à

la fin de la clinique psychiatrique, que depuis en tout cas un demi-siècle, il n'y a pas de véritables travaux cliniques psychiatriques, il n'y a pas non plus de théorie psychiatrique qui soit bien convaincante et qui ait pu emporter les choses. C'est devenu un lieu commun et ça ne prouve pas du tout pour autant que la clinique psychanalytique qui vient s'installer là soit beaucoup plus riche, beaucoup plus féconde. Néanmoins, ce qu'il faut surtout remarquer, c'est que cette clinique psychiatrique s'est surtout développée en France et presque uniquement après la Révolution. C'est-à-dire que la clinique psychiatrique, avec tous les défauts que nous lui connaissons mais aussi avec toutes ses qualités, est le produit d'un très important mouvement de pensées qui était un mouvement révolutionnaire et une nouvelle conception de l'homme. C'est pourquoi je pense que nous avons là l'occasion de marquer à quel point il y a une unité absolument indissoluble entre la théorie et la pratique en ce qui concerne la psychiatrie, en ce qui concerne la psychanalyse. Je sais bien qu'on parle de certains analystes dont on dit que ce sont essentiellement des théoriciens plus que des praticiens. Je ne le crois pas. Je crois que ces gens-là, ce sont des philosophes, ce sont des idéologues de la psychanalyse. Ce ne sont absolument pas des théoriciens. Ceci me paraît devoir être dit, parce qu'actuellement, depuis quelques années, les idéologues de la psychanalyse se portent très, très bien, et ce qui veut dire tout aussi bien que la psychanalyse se porte, elle, très mal. Il ne faut pas s'y tromper, le succès de Freud aux États-Unis, le succès des idées de Freud, surtout dans les années 1940 à 1950, est lié tout à fait directement à l'arrivée aux États-Unis de ces excellents cliniciens qu'étaient les psychanalystes qui avaient été formés à Vienne et qui avaient fui le nazisme. Et de même que le succès de Lacan en France, disons autour des années 1960,

tient pour l'essentiel à ce que Lacan était un clinicien tout à fait extraordinaire et dont il est évident que l'arsenal théorique qu'il nous apportait permettait d'aller beaucoup plus loin dans le travail qui pouvait être fait.

Je reprends donc la question en disant que la clinique psychanalytique se porte très mal. L'autre jour, je prédisais la chute de l'influence des lacaniens. Je le prédisais assez facilement, et pour la même raison qu'on peut connaître la chute de l'influence des freudiens aux États-Unis, c'est-à-dire qu'après le premier succès dû à la nouveauté, dû à la richesse d'un enseignement, s'est substitué rapidement un verbiage de plus en plus vague et incompréhensible et surtout de plus en plus prétentieux.

Parallèlement, s'exerce un véritable terrorisme intellectuel que vous connaissez bien de la part des lacaniens, comme autrefois des freudiens aux États-Unis. Un terrorisme intellectuel qui est fait de ce que le psychanalyste croit devoir avoir absolument réponse à tout, explications à tout. C'est ainsi que les freudiens se sont discrédités d'abord auprès des intellectuels, puis auprès de leurs concierges et qu'en France il est en train de se passer exactement la même chose avec les lacaniens. Nous sommes tout à fait sur cette voie. J'ajoutais, en parlant de cela, que ce discrédit est celui qui s'installe à l'heure actuelle dans les hôpitaux, dans les dispensaires, dans le médico-social, où il devient connu que les psychanalystes et les lacaniens n'échappent pas à la critique, au contraire, ont un comportement tout à fait inacceptable avec un certain nombre de leurs malades et ne tiennent qu'à une chose, c'est à y tenir un discours dominant qui se prétend le discours scientifique. La référence à la psychanalyse, la référence à Lacan fait figure de parole irréfutable et il faudrait être bien courageux ou bien hystérique pour oser contredire un certain nombre de choses qui

se disent de cette façon. Je parle là, donc, d'un état de fait, quand je parle de cette non-réfutabilité du discours terroriste quotidien organisé un peu partout au nom du lacanisme. Mais quand je parle de non-réfutabilité, je me réfère aussi à quelque chose d'autre, c'est-à-dire à la manière dont parle Karl Popper de la notion de réfutabilité, dans sa façon qu'il a de faire la critique de la scientificité ou de la non-scientificité de quelque chose. Popper, au nom de cela, décrit la psychanalyse et aussi le marxisme comme n'ayant pas de valeur scientifique parce que non-réfutable, parce que ne s'offrant pas à des éléments de réfutabilité. C'est là une sorte de retournement qui a été fait par Popper de dire que l'important n'est pas ce qui est prouvable ou non prouvable, mais ce qui est réfutable ou non réfutable. Il est bien certain que rien de ce qui est psychanalytique n'est prouvable et pour la raison qu'en effet, il n'y a pas d'expérimentation qui soit imaginable, mais aussi parce que rien de la psychanalyse, rien des avancées de la psychanalyse, n'est en soi quelque chose qui s'offre à des critères de preuves ou de réfutation. Ce qui offre donc la psychanalyse à un danger particulièrement grand qui est celui du dogmatisme, danger qu'il partage avec le marxisme et avec les religions.

Revenons donc plutôt dans les choses pratiques et dans la pratique hospitalière. On arrive pratiquement, fréquemment à des choses de l'ordre de ceci dans un service tenu par un lacanien, caricatural je sais bien. Tous les matins, on fait sortir un certain nombre de malades, on leur fait prendre du café, on leur en fait prendre pas mal pour les sortir un peu des neuroleptiques et puis on les amène chez le psychanalyste lacanien, c'est-à-dire qu'on fait une analyse sur les signifiants. Ce qui veut dire qu'en pratique, on fait des jeux de mots qui sont de l'ordre de ceux du *Canard Enchaîné* ou de l'*Almanach Vermot*. Et puis après cela,

on ramène les clients à domicile et on double la dose de neuroleptiques. Je me suis scandalisé de cette pratique, justement récemment à cette occasion, et il m'a été répondu ceci : qu'en effet, il est vrai que, dans de tels services, la consommation de neuroleptiques est plus importante pratiquement que même dans les services de psychiatrie classique mais qu'après tout, c'était un bon signe parce que cela prouvait que les interprétations qu'on faisait, cela faisait quelque chose, cela remuait les gens, il fallait donc bien les calmer après. Alors, vous voyez donc que tout le problème tourne autour de cela : à quoi ça sert la psychanalyse ? Si ça sert à ça, c'est justement un peu un problème. Mais on peut se demander s'il ne faut pas aussi calmer les malades après n'importe quoi : si on a fait du psychodrame avec eux, s'il y a eu une engueulade ou si on a fait passer un film porno. Alors, ce que je veux dire donc là, c'est que cela ne prouve rien du tout, le fait que ça ait énervé les gens, le fait qu'on fasse des jeux de mots sur leur dos. Ça paraît plutôt bon signe qu'ils n'aient pas ça. Mais vous voyez bien que dans mon idée, il ne s'agit pas en la circonstance d'une critique de l'usage plus ou moins inconsidéré qu'on fait des neurotropes, ou même de l'usage de n'importe quelle méthode qui peut être utilisée en psychiatrie. C'est une chose que cela existe, mais il s'agit d'un tout autre problème. C'est que nous n'avons pas à nous faire les tenants de quelque chose qui serait une sorte de nouvelle morale, opposable à la psychiatrie, avec ce qu'elle comporte de succès, d'échecs et de pratiques plus ou moins discutables. Mais je pense que ce que nous aurons à soutenir, c'est autre chose qu'une telle position critique. Nous avons à soutenir ce qu'il peut en être d'un véritable statut de la parole, et justement ne pas admettre que, au nom de la psychanalyse, au nom de Lacan, au nom de je ne sais pas quoi, on fasse

n'importe quoi. Il y a quelque chose qui s'est établi, c'est qu'on a été amené pratiquement à considérer que, du moment qu'un malade ou qu'un enfant est en psycho quelque chose, psychanalyse, psychothérapie, psycho quelque chose, on est presque toujours amené à considérer que c'est mieux que s'il ne parlait pas. Là, il faut dire que c'est entièrement faux, que dans un certain nombre de circonstances, c'est désastreux de laisser parler les gens ou de les pousser à parler. C'est une des façons les plus sûres de faire apparaître l'aggravation de tous les troubles, de faire qu'il y ait l'apparition, même véritablement, de psychoses et dans d'autres cas, quand on fait des interventions n'importe comment, toujours avec cette idée qu'il vaut toujours mieux parler, toujours mieux entreprendre une psycho quelque chose, eh bien même si cela ne fait rien, même si c'est du bla-bla, comme on le voit hélas dans un nombre considérable de cas, ce n'est jamais tout à fait innocent. Parce que quand on a amené quelqu'un à parler comme ça, inutilement remué toutes sortes de trucs vagues mais qui ne font jamais acte, quand on les amène à faire cela, on rend tout à fait impossible quelquefois tout recours ultérieur à une psychanalyse qui pourrait être tout à fait nécessaire. Alors, vous voyez, au fond, qu'à la question qui est posée : la psychanalyse à quoi ça sert, je souhaiterais qu'on n'ait pas à répondre : la psychanalyse, ça sert surtout aux psychanalystes pour établir un impérialisme. Je voudrais qu'en quelque sorte, il y ait là une sorte de prise de parti de notre part pour qu'il ne soit pas devenu évident que dans les hôpitaux, que dans les congrès, que partout, ça incite tout le monde à se taire et à écouter avec respect ce qui va être dit de la docte bouche du psychanalyste, parce qu'il est sûr que ce n'est pas une méthode thérapeutique que d'imposer cet impérialisme. Quand les gens se taisent, eh bien, cela

présente au moins un certain nombre d'avantages. Cela fout la paix à la famille, cela fout la paix aux infirmiers, à la société, à l'état. Cela introduit un certain calme et puis c'est commode pour le psychanalyste parce que cela le maintient dans son confort. Mais utiliser comme cela la psychanalyse, c'est véritablement la détourner de son objet, d'un objet dont je dirais -je pense que je formule cela à peine différemment de ce que pouvait dire ce matin Israël- mais c'est quelque chose qui, je crois, concerne la possibilité d'une rencontre avec l'autre, et je veux dire par là une possibilité de considérer que l'autre, ce n'est pas seulement répétitivement le même modèle que ce que l'on a constitué ici auprès d'un tel ou d'un tel. C'est véritablement quelque chose qui est à découvrir et que, peut-être, grâce à l'analyse, on arrive un tout petit peu à repérer différemment. Je ne suis pas là, croyez-le bien, du tout en train de faire un plaidoyer pour quelque chose, une sorte d'idéologie chrétienne ou humaniste qui consisterait à dire qu'il faut découvrir autrui, son prochain ou je ne sais quoi. La rencontre avec l'autre, cela n'a rien du tout d'exaltant en règle générale. C'est même pour cela qu'on se sert de mille moyens pour l'éviter. De toute façon, l'autre c'est quelque chose d'incroyablement encombrant et c'est peut-être justement là qu'on peut saisir toute la difficulté de ce qu'il en est de la position de l'analyste et de la position de son désir. Pourquoi le psychanalyste est-il toujours quelqu'un qui se met en état d'avoir à rencontrer l'autre dans ce qu'il a de plus emmerdant, de plus difficile, de plus incompréhensible. Il est sûr que, pour ce qui concerne le désir du psychanalyste, nous sommes là devant une énigme. L'École Freudienne avait mis en place une machinerie tout à fait compliquée pour essayer d'y voir un peu plus clair, mais il est bien sûr que ce que nous avons surtout réussi à mettre en évidence, c'est l'énormité de

cette énigme. C'est peut-être seulement de l'extérieur qu'on pourrait dire quelque chose là-dessus, mais enfin, il faut dire que ça n'a pas été bien convaincant jusqu'ici, ce qu'ont pu en dire les ethnologues, les sociologues ou les philosophes, etc.

Quoi qu'il en soit, il me semble que ce que nous avons surtout à dire, justement, c'est que nous n'avons pas à dresser un tableau enchanteur de ce que la psychanalyse pourrait faire dans les services ou auprès de quiconque. Nous avons déjà parlé de ça beaucoup ce matin, de cette sorte d'idéologie qui risque de constituer par la psychanalyse une sorte d'idéal, d'idéal social, on parle à l'heure actuelle de lien social nouveau, je ne sais pas, enfin, il y a toujours une façon, une sorte de retour où on veut, quoi, vendre de l'espoir comme on vend de la religion. Il faut quand même dire que le problème est beaucoup plus compliqué et ne se laisse pas réduire à cela. Quand je dis cela, ce n'est certainement pas parce que je veux assombrir le tableau, mais vous savez, finalement, on ne gagne rien à essayer d'arranger les choses. Lacan a eu le courage de dire que la psychanalyse, ce n'était pas fait pour guérir les gens et que ce n'était pas fait pour les adapter socialement. Eh bien, ça n'a pas apporté de désastre ce qu'il a fait, au contraire. Les gens sont beaucoup plus venus voir Lacan. Ils se sont dit : voilà un type qui ne ment pas parmi tous ces analystes. C'est pour cela qu'ils sont venus. L'autre jour, je disais que la psychanalyse n'a pas à être présentée comme un bien. Quelqu'un de très gentil m'a dit : « Si vous faites ça comment je vais pouvoir continuer à avoir de la clientèle ? » Il disait ça pour rigoler, bien sûr. Il est quand même tout à fait sûr qu'au contraire, les psychanalystes ne peuvent s'y retrouver que s'ils peuvent dire à peu près ce qu'ils pensent. Alors au fond, le problème est bien plutôt je crois, c'est vers cela que voudrais qu'on arrive à

questionner, est bien plutôt de se demander ce qui fait qu'il y a quelque chose de tellement décevant, de tellement dénarçissant dans la pratique de l'analyse, parce qu'au fond, j'ai déjà dit bien des fois que la guérison n'était sûrement pas un critère recevable d'un point de vue psychanalytique, mais on n'est pas obligé de se placer de ce point de vue-là. Et il est tout à fait sûr que, d'un point de vue purement médical, on peut dire que la psychanalyse ça guérit des quantités de gens. En gros, on peut dire que la psychanalyse a beaucoup plus de succès au point de vue purement thérapeutique que le rhumatologue, qui n'apporte généralement pas grand-chose. Malgré tout, ce n'est pas cela et une guérison, cela laisse toujours, une guérison une fois obtenue, ça laisse toujours une sorte de goût de cendre, parce qu'on voit trop que quelque chose s'est constitué autrement et que cela ne va pas, qu'en somme, il y ait eu au moins rétrospectivement quelque chose de la part de l'analysant, qu'il y a une sorte de nostalgie de la jouissance qu'il pouvait avoir dans sa douleur, dans sa souffrance, parce que justement il la sait maintenant, il sait ce qu'il avait là et il sait que quelque chose a été par lui perdu d'un certain passé qui était tout de même par certains côtés exaltant.

Je vais vous donner un exemple comme ça, pour terminer, pour dire le caractère incroyablement désopilant de ce qui nous arrive. J'ai eu un succès absolument spectaculaire, comme je souhaite que vous en ayez dans un début de carrière. C'est très bien, cela fait venir beaucoup de clients. Voilà, c'était une dame qui souffrait de migraines depuis dix-huit années de sa vie. C'était tout à fait repérable, c'était lié à la naissance de son fils. Et puis, je lui ai permis de parler et de parler d'un certain nombre de choses qui se rattachaient à ce moment-là qui était une histoire complètement rocambolesque de cette famille de très grande et de très

bonne bourgeoisie, qui était catholique, où il y avait eu tout un drame parce que cette personne avait été coincée dans une sorte de jeu pervers mené par le frère de son mari, qui était un curé. Il y a avait eu appel à des supérieurs et finalement le prélat, qui avait été amené en consultation à l'époque, avait carrément conseillé à la dame de coucher avec le beau-frère pour le ramener dans le droit chemin parce que c'était un homosexuel invétéré qui faisait le tapin entre deux messes. Une histoire complètement folle. Bon, j'ai laissé cette dame parler pendant deux fois, ce n'est pas beaucoup, eh bien elle a été complètement guérie de ses migraines comme ça. Je n'ai vraiment aucun mérite, je n'avais qu'à la laisser dire. Elle a été guérie de ses migraines et cela joue encore bien dix ans, vingt ans après. Mais ce qui me paraît intéressant c'est d'ajouter comme ça une petite nuance. D'abord, l'une concernant le fils en question qui était né. Il voulait être médecin. Une fois cette histoire arrivée, il a voulu être psychanalyste bien sûr. C'est pour vous dire "il fallait s'occuper de maman d'une manière ou d'une autre- c'est pour vous dire que cela a des retombées quand même, un succès. Dans le cas présent, je l'ai vu plus tard, et j'ai pu le détourner de cela, mais c'est sûr qu'il aurait fait bien des dégâts cet homme, et à lui-même d'abord. Alors, il y a cela mais aussi autre chose. Cette dame, au bout de très peu de temps, elle est partie dans un état maniaque qui la rend insupportable à tout le monde, alors mon joli succès, vous voyez que je n'en suis pas très fier. Et nous devons être tout à fait réservés quant aux possibilités de ce que nous apportons avec l'analyse. Ce matin, j'étais très touché de ce que disait Zysman. Qu'est-ce qui va se passer, par exemple, au niveau des générations d'après, de mes enfants, troisième génération, des choses de cet ordre. Quel effet aura la psychanalyse et nous ne pouvons rien en savoir. Je

crois que même sans aller si loin, on peut quand même penser à la situation actuelle. Zysman parlait ce matin de cette histoire où les deux fils sont là, en train de quémander la bénédiction du père. C'est à qui l'aura. C'est affreux de penser cela. On devrait quand même un peu savoir que ce qui fait la loi, ce n'est pas le père mourant, bien sûr, c'est le père mort. C'est quelque chose de l'ordre du b.a.-ba de la psychanalyse.

Eh bien, je vous laisse quand même à réfléchir là-dessus. Pour les psychanalystes lacaniens, vous avez vu la façon obscène dont ils sont allés quémander la bénédiction du père mourant.